



La liberté d'expression dans la création en direction de la jeunesse

Novado – 20 novembre 2018 – Musée Soulagès – Rodez

9^{ème} étape du Tour d'enfance, organisé par Scènes d'enfance – ASSITEJ France et les plateformes et réseaux jeune public en région

La liberté d'expression est un droit fondamental inscrit dans la déclaration universelle des droits de l'homme, la liberté de création artistique est, à ce titre, revendiquée par l'UNESCO comme une nécessité permettant à chacun d'exprimer son humanité. Pourtant, au nom de la protection de nos enfants et de notre jeunesse, on s'interdirait parfois de montrer telle œuvre jugée borderline, on n'aborderait pas tel sujet de société prétendument immoral, on n'explorerait pas telle facette de la complexité humaine, lorsqu'on s'adresse à cette jeunesse. Plus loin encore, pour que leur œuvre trouve un public, certains artistes choisiraient d'éviter les sujets qui fâchent, les formes qui heurtent, quand ce ne sont pas les jeunes eux-mêmes qui censureraient leur propre créativité. En somme, est-on libre de créer et de s'exprimer sur tous les sujets ? Qui est légitime pour juger de ce qui protège les jeunes ? De qui parle-t-on quand on parle des jeunes ? Les invités à cette table ronde explorent les mécanismes de ce qui bride la pensée et la création artistique, ils croisent leurs regards sur le conformisme à l'œuvre dans notre société, ils parlent de leur expérience et de leur rapport au risque de voir leur propos rejeté au nom de la pensée, en tant qu'artiste, producteur ou diffuseur de spectacles.

Scènes d'enfance

Estelle Picot-Derquenne ouvre la matinée en présentant les actions conduites par Scènes d'enfance pour inscrire la jeunesse au cœur des politiques publiques : le Tour d'enfance, qui, de décembre 2017 dans les Hauts-de-France à janvier 2019 en Centre-Val-de-Loire, en métropole comme en milieu rural, a enchaîné 15 rencontres avec des thématiques choisies selon le contexte local ; les états généraux « Art vivants enfance et jeunesse » les 26 et 27 mars 2019 ; la démarche de collectage d'initiatives locales, faisant l'état des lieux de la production et de la diffusion : cette enquête nationale a, en Occitanie, obtenu beaucoup de réponses, 264 émanant de structures de programmation et 245 de compagnies, et fera l'objet d'un compte rendu lors des états généraux en mars 2019.

Présentations

Jérôme Cabot introduit ensuite la problématique générale de la table ronde. Quel travail théâtral pour les jeunes, éventuellement avec les jeunes ? Quels sont les dispositifs, les formes privilégiés ? Y a-t-il des thèmes de prédilection, des sujets tabous ? Quels constats peut-on faire sur la censure, l'autocensure, le bon goût et le politiquement correct ? Quelles sont les fonctions du spectacle vivant face au public jeune, dans un monde tissé de représentations de la violence ?

La table ronde débute par un rapide tour d'horizon permettant à chacun-e de présenter succinctement son travail en direction de la jeunesse ou avec la jeunesse, et de dire d'où il ou elle parle, à partir de quelle expérience.

Guillaume Doucet, metteur en scène du Groupe Vertigo, commence en parlant de la pièce d'Evan Placey, *Pronom*, l'histoire d'un ado transgenre, qui s'adresse en priorité au public ado, avec des personnages âgés de 17 ou 18 ans. Une représentation à la MJC est au programme l'après-midi même de cette table ronde.

Métie Navajo, autrice de théâtre, travaille avec Cécile Arthus et la Compagnie Oblique, pour deux créations communes, dont *Taisez-vous ou je tire*, avec notamment la volonté d'adapter la journée de la jupe au théâtre.

Camille Daloz, comédien et metteur en scène de la compagnie Le Cri Dévot (Montpellier), en expose ensuite le travail. Le Cri Dévot mène des projets dans des territoires peu habitués à la

diffusion de spectacle (milieu ruraux en Bourgogne, Sud Cévennes, Auvergne), autour des écritures du réel et des projets participatifs. Ses dernières créations abordent les thèmes de la transmission sous l'angle de la famille et de l'adolescence (*Vivarium*), de la mémoire collective (*Notre Empreinte*), du rapport à la grande Histoire du XX^e siècle (*Diptyque Mémoire & Résistance*) et des systèmes d'embrigadement et d'endoctrinement (*La Troisième Vague*).

Samuel Mathieu, chorégraphe et directeur artistique du NeufNeuf festival, présente *Swag*, commande d'une pièce jeune public pour l'université de Toulouse, où des étudiants jouent et dansent face à un public de primaire et collège : le public est en immersion dans la pièce, avec une grande proximité des corps, une très forte concentration des enfants, une réelle connexion non verbale.

Pour finir ce premier tour de table, Chloé Colpé, doctorante et ethnographe, expose sa recherche sur le projet *Avoir 20 ans en 2015*. Wajdi Mouawad, auteur et metteur en scène, a proposé à cinquante adolescents de l'accompagner de 2011 à 2015, soit de leurs 15 ans à leurs 20 ans, autour d'un projet inédit dont l'ambition était « d'apprendre à penser par soi-même », né d'une réplique d'*Incendies*, où une grand-mère dit à sa petite-fille : « Si tu veux t'en sortir, tu dois apprendre à : lire, écrire, compter, parler et penser. » A la suite d'un appel à candidature lancé dans les écoles, centres sociaux et culturels, associations, ces adolescents, originaires de Belgique, de France et du Canada ont été sélectionnés par les théâtres co-producteurs des spectacles pour leur curiosité, leur personnalité et leur engagement.

Chaque été a été ponctué par un voyage : une semaine avec Wajdi Mouawad et ses invités autour d'un thème correspondant à la ville de destination : apprendre à lire à Athènes en 2011, apprendre à écrire à Lyon en 2012, apprendre à compter à Auschwitz en 2013, apprendre à parler à Dakar en 2014. En 2015, pour apprendre à penser par soi-même et clôturer l'aventure, les jeunes gens sont envoyés par petits groupes dans une des sept villes choisies par l'artiste : Beyrouth, Budapest, Casablanca, Istanbul, Tirana, Vienne, Reykjavik. Ils organisent seuls leur voyage. Au terme de celui-ci, ils rallient Athènes pour l'évocation de leurs périples et un ultime au revoir.

La thèse de doctorat de Chloé Colpé se centre sur les vingt adolescents belges. L'enjeu est de comprendre comment ils vont traverser leur adolescence en participant à cette expérience inédite. Chaque année jusqu'en 2015, puis en 2016-2017 pour le bilan, elle a mené un entretien individuel filmé avec chacun d'entre eux. Ils sont interrogés sur leurs vies (l'école, la famille,

les amis), leur regard et leurs impressions à propos de l'adolescence, leurs implications dans le projet, la définition qu'ils en donnent ainsi que les influences qu'ils peuvent éventuellement déjà en percevoir sur leurs vies.

Ces entretiens constituent la matière du film documentaire *La fabrique des héros*, dont Chloé Colpé diffuse un extrait pour conclure son propos.

Dans ces multiples démarches en direction du public jeune, quels sont éventuellement les dispositifs, les formes privilégiés ? Quelle est alors la posture de l'artiste ?

Samuel Mathieu s'interroge sur ce distinguo : faire une pièce pour les enfants, ou faire une pièce, et y accueillir des enfants ?

Depuis 2015, la compagnie de Camille Daloz, Le Cri Dévot, propose des actions théâtrales d'immersion et d'infusion sur un temps long, réalisées avec la complicité de jeunes âgés de 12 ans à 18 ans. Ces temps de réflexion et de création sont d'abord initiés en établissement scolaire : une manière d'être au plus proche du quotidien, des problématiques et de l'environnement des jeunes. Ces investigations « in situ » permettent d'aller vers une libération de leur parole. Une parole révélatrice de leurs émotions et de leur rapport au monde. Cette part intime surgit bien souvent lors de temps informels entre les jeunes et les artistes, articulés autour d'actions formelles: récolte de témoignages, jeux d'écriture, interviews, installations plastiques, questionnaires... Elle est ensuite transformée au cours d'une résidence d'artiste à long terme. Cette matière devient « spectacle », interprétée soit par des élèves, soit par des acteurs de la compagnie, ou par les deux lors de créations partagées.

Sa création *La Troisième Vague* repose sur la théâtralisation d'une expérience réelle qui a été menée aux Etats-Unis autour de la question du nazisme. Ce n'est pas un spectacle participatif, c'est un projet de classe, sans sélection des élèves, pendant trois semaines, à raison de quatre heures de théâtre par jour prises sur les cours. A la différence de la première édition, menée avec une classe de théâtre, le même projet conduit ensuite avec une terminale d'électromécanique de Lunel a révélé un public « non consentant » et a nécessité une grosse réflexion sur la façon de gagner sa confiance. Cela remet en cause les codes des artistes et du metteur en scène. Il faut prendre en compte leur parole, leur place, et casser le lien hiérarchique entre artiste et élève, qui ne fonctionne pas avec ce type de public. Il s'agit de lui faire vivre

une expérience. Il en ressort un projet humain très fort, beaucoup plus qu'artistique : le protocole de rencontre est plus fort que le résultat artistique.

Semblablement, Chloé Colpé perçoit dans *Avoir 20 ans en 2015* que cette aventure de cinq ans a offert aux jeunes des espaces à eux, déconnectés de leur quotidien, espaces de consolation, de réconfort, de projet dans l'avenir. Son dispositif constitue un rite de passage contemporain, un espace d'émancipation. Wajdi Mouawad n'a pas demandé aux jeunes de comprendre. Il leur a demandé de ressentir. Il n'y a jamais eu de médiation, de préparation : même si les jeunes ne saisissaient qu'une bribe de ce qui leur était proposé, ce n'était pas grave. L'absence de médiation faisait partie d'un dispositif de médiation longue et immersive sur cinq ans.

Y a-t-il des thèmes de prédilection, des sujets tabous ?

Guillaume Doucet rappelle que souvent la critique porte sur le sujet, le thème, comme la transsexualité, ce qui est lié à une méconnaissance, une incompréhension, car le même sujet ne soulèvera pas autant de questions quand il est abordé dans une émission télé de Cyril Hanouna. Par ailleurs, la communauté trans est très critique sur tout ce qui sort actuellement sur le sujet. Toute représentation d'un trans le montre comme une victime (prostitution, suicide). Il n'y a jamais de joie transmise dans ce type d'expérience. *Pronom*, comédie enlevée et sensible, propose une démarche positive et empathique plutôt que du discours ou du militantisme. A Morlaix, le baiser des deux amoureux à la fin de *Pronom* a été salué par les applaudissements des 300 élèves présents. C'est quelque chose de puissant si jamais il y a quelqu'un dans le public qui se sentirait trans.

Métie Navajo insiste sur l'idée que l'écriture d'une pièce ne devrait pas procéder d'un thème, même si aujourd'hui les commandes peuvent y pousser. La tendance actuelle de dire qu'on va porter des spectacles pour donner un discours sur la République, la citoyenneté, l'homosexualité, etc. est dangereuse car on simplifie les choses. Elle voit un grand danger à faire pour la jeunesse des pièces « thématiques » qui tendent parfois à réduire à outrance la complexité à des « sujets » pour véhiculer un discours lisse qui va prétendument dans le sens du « vivre ensemble » ou d'une citoyenneté assez creuse, mais qui, en gommant les aspérités du réel (son hétérogénéité, sa perversité, ses incohérences), nuit en profondeur à la possibilité d'appréhender l'autre, et le monde, dans sa complexité, dans sa richesse. L'élaboration d'une fable et de personnages a pour effet de ne pas se limiter à construire un discours. Mais sans accompagnement, la diffusion de *Taisez-vous ou je rire* en Normandie, avec des interprètes

noirs et arabes, aurait risqué de confirmer les stéréotypes racistes. Il n'y a pas de sujets plus simples, mais des manières plus ou moins honnêtes de les aborder.

Quels constats peut-on faire sur la censure, le bon goût et le politiquement correct ? Pensez-vous parfois être proches de l'autocensure, eu égard aux circonstances de diffusion, pour être sûrs d'atteindre votre but, quitte à enlever un peu de provocation esthétique ?

En tant que metteur en scène, Guillaume Doucet peut être confronté à une forme de censure invisible : celle qui intervient à l'origine et fait que les projets ne se font pas, n'existent pas, ou ne sont pas programmés. Même si, de l'extérieur, elle est souvent difficile à démêler d'un choix artistique, elle peut être parfois très repérable de l'intérieur, notamment quand on s'adresse à la jeunesse et que l'on évoque des sujets dits sensibles. C'est avec étonnement et une certaine colère qu'il a découvert l'ampleur du processus d'évitement d'un sujet dont les adolescents s'emparent pourtant avec force et avec joie. La représentation de *Pronom* ce même jour à la MJC de Rodez a été mal perçue par l'enseignement privé et a même occasionné quelques remous dans l'enseignement public, le rapport au thème prenant soudain une importance démesurée, pour le meilleur et pour le pire. Certains se désengagent parce que le sujet leur paraît trop tendancieux, ou parce que des enseignants refusent de s'y associer, sous la pression réelle ou projetée de parents d'élèves.

Métie Navajo souligne le fait que la question de la censure opère à différents niveaux, de manière visible, à travers un discours officiel, et / ou de façon beaucoup plus insidieuse, par la propension – consciente ou inconsciente – à ne pas vouloir heurter, brusquer, froisser les susceptibilités. Métie Navajo se déclare désireuse de chercher à quitter le confort dans lequel on reste facilement, et qui se manifeste par une stratégie de l'évitement. Pour la pièce *Taisez-vous ou je tire*, écrite en 2015 après les attentats du Bataclan, qui aborde la question de la religion de l'école, Métie Navajo avait initialement envie d'éviter certains sujets, celui du voile par exemple, par souci de ne pas renvoyer aux jeunes qui étaient susceptibles de venir voir la pièce une énième fois ce reflet d'eux-mêmes : dès qu'il est question de jeunes de banlieue pauvre, il faudrait traiter la question religieuse, celle de l'islam en particulier, et donc celle du voile, alors que depuis des années ce sujet alimente d'assez vaines et interminables polémiques. Il ne lui a pourtant pas semblé possible de l'éviter, parce qu'un des personnages l'amenait, et qu'il fallait, d'un point de vue dramaturgique, laisser à ce personnage la possibilité de le faire. Elle est convaincue qu'elle aurait eu tort de fuir cette difficulté.

Samuel Mathieu raconte la danse dans une église d'une femme en sous-vêtements, pour laquelle les artistes ont tenu à aller jusqu'au bout, quitte à devoir étayer leur choix, et d'une autre proposition dans une seconde église juste avant la messe, jouant sur l'after du dimanche matin avec musique électro : le projet a pu se faire avec l'accord du prêtre, mais s'est attiré énormément de lettres de protestations.

Quelles sont les fonctions et les modalités du spectacle vivant face au public jeune, dans un monde tissé de représentations de la violence, dont les jeunes peuvent être à la fois les victimes et de gros consommateurs ? Comment leur parler de la violence du monde, à eux qui sont ados ? Quelles formes le spectacle peut-il revendiquer et pratiquer pour être entendu, sans être redondant ni faire abstraction du monde tel qu'il est, pour les ados notamment ?

Camille Daloz relate une expérience très récente, conduite la semaine précédente à Rodez : l'isolement une journée entière dans la MJC pour fabriquer avec des ados, vivre l'expérience d'un travail d'écriture collective pour questionner comment ils voient leur propre génération. Ce qui est apparu, c'est « Génération écran ». Mais quand il s'est agi de citer les grandes dates qui les ont marqués, sont ressorties celles des attentats des trois dernières années (et pas, par exemple, la victoire en coupe du monde de foot). Les ados se construisent avec une série de dates traumatisantes.

Métie Navajo précise que renvoyer systématiquement les ados à l'image de violence qu'ils véhiculent est réducteur, mais finalement pourquoi l'éviter pour autant ? Elle a employé le personnage d'une journaliste pour que cette violence soit aussi renvoyée au spectateur qui se repaît de ces images, de ces références.

Citant la réponse de Romeo Castellucci après la censure par la préfecture de la Sarthe d'une scène de la pièce *Sur le concept du visage du fils de dieu* dans laquelle jouaient des enfants, Guillaume Doucet parle d'une sorte d'homéopathie du geste violent.

Grand témoin

Sylvie Lessard, directrice de la Rencontre Théâtre Ados de Laval au Québec et grand témoin de cette table ronde, expose ensuite sa perception des échanges. La liberté d'expression et la liberté artistique ne sont pas absolues, il existe de nombreuses raisons d'interdire l'expression d'opinions, dans le cas de propos diffamatoires, véhiculant la haine ou représentant une menace

à l'intégrité d'une personne, par exemple. Mais en art, les limites sont toutefois plus floues, car il est rare qu'une œuvre d'art, même de contestation, soit réductible à un seul message, et s'il y en a un, il reste ambigu. Mais ce n'est pas parce qu'une œuvre ne devrait pas être interdite qu'elle ne doit pas non plus ne pas être critiquée. Une œuvre a toujours un potentiel de controverse. Il faut faire confiance à la capacité du public à recevoir l'œuvre. Pourquoi les artistes devraient-ils « faire attention à nos jeunes » ? La médiation doit-elle venir de l'artiste ou être indépendante ? Les bords de scène sont-ils nécessaires ? Elle a apprécié les récits d'expériences où, lorsque les artistes s'ouvrent, se décalent, les jeunes eux aussi sont plus enclins à donner.

Echanges avec la salle

Les échanges avec la salle ont permis de revenir sur le conformisme et l'autocensure émanant des ados eux-mêmes. Muriel Berthier cite en témoignage une expérience portée par Aveyron culture, le labo musical, qui s'est heurtée au conformisme des enfants quant à ce qui était de leur âge et ce qui était « pour les bébés ». Les adolescents sont-ils naturellement enclins à la transgression ?

Samuel Mathieu rappelle qu'en atelier les enfants ne veulent pas enlever leurs chaussettes et leurs chaussures. Il cite un autre exemple, un projet de comédie musicale dans un lycée pro, impliquant une jeune fille voilée. Se pose alors la question du mouvement, et de l'objet qui le gêne mécaniquement. A la fin de l'atelier, elle enlevait son foulard sans que cela soit explicité ni frontal. Elle s'est autorisée d'elle-même à enlever le voile.

La compagnie Nuit partagée, lors d'une répétition en collège, s'est attiré cette remarque d'un jeune : « C'est vachement dur, moi je suis qu'un ado, et je n'ai pas l'impression d'être dans toute cette réalité déjà, et je n'ai pas envie d'y réfléchir déjà. »

Jérôme Cabot

avec la collaboration de Charline Marcos

pour la prise de notes